



Vertiges

Dossier pédagogique

texte et mise en scène **Nasser Djemai**

MC2:

création
janvier 2017



Sommaire

page 03.	Distribution
page 04.	Introduction
page 05.	I. La pièce Le propos a. Résumé de l'histoire b. La dynamique dramaturgique
page 06.	c. Une poétique du rêve d. L'évolution des personnages
page 08.	II. La mise en scène a. Un espace clos et démultiplié b. Le jeu des lumières et le son
page 09.	c. Les costumes
page 10.	
page 12.	III. Les thèmes abordés dans la pièce
page 13.	a. Articles de presse
page 18.	b. Une enquête sociologique à Clichy-sous-Bois
page 19.	Note d'intention de Nasser Djemaï
page 20.	Annexes

contact relation avec le public - scolaire

Anne Meric

anne.meric@mc2grenoble.fr / 04 76 00 79 65

Distribution

Vertiges

création du 11 au 28 janvier 2017 – MC2: Grenoble

texte et mise en scène **Nasser Djemaï**
dramaturgie **Natacha Diet**

avec

Fatima Aibout, la Mère
Clémence Azincourt, Mina
Zakariya Gouram, Nadir
Martine Harmel, la Voisine
Issam Rachyq-Ahrad, Hakim
Lounès Tazaïrt, le Père

assistant à la mise en scène **Benjamin Moreau**
lumière **Renaud Lagier**
son **Frédéric Minière**
vidéo **Claire Roygnan**
scénographie **Alice Duchange**
costumes **Benjamin Moreau**
régie générale **Lellia Chimento**
régisseur lumière **Pierrick Gigand**
régisseur son/vidéo **Nicolas Perreau**
décor (construction) **atelier MC2: Grenoble**
costumes (confection) **atelier MC2: Grenoble**
presse nationale **Claire Amchin**
photos **Jean-Louis Fernandez**

production **Compagnie Nasser Djemaï**
directrice de production **Corinne Duguest**
production exécutive **MC2: Grenoble**
directrice de production **Christine Fernet**

coproduction **MC2: Grenoble**,
Théâtre des Quartiers d'Ivry Centre dramatique national du Val-de-Marne,
le Grand T théâtre de Loire-Atlantique, **le Granit** scène nationale Belfort,
MCB° Bourges, **Maison des arts du Léman** Thonon, **Théâtre Château Rouge** Annemasse,
Théâtre du Vellein Villefontaine, **Théâtre de la Croix-Rousse** Lyon, **Le Théâtre**
de Rungis, **Les Salins** scène nationale de Martigues, **le CENTQUATRE-PARIS**.
Avec le soutien de **la Chartreuse-CNES** Villeneuve-lez-Avignon,
la Maison des métallos Paris, **le Théâtre 13** Paris, **Théâtre du Chevalet** Noyon,
le Groupe des 20 théâtres en Île-de-France, **le Groupe des 20** Auvergne-Rhône-Alpes,
les Théâtrales Charles Dullin, **Théâtre Gérard Philipe** de Champigny-sur-Marne,
la Caisse des dépôts.

Aide à l'écriture du **Centre national du livre**.

Ce texte est lauréat de la Commission nationale d'Aide à la création
de textes dramatiques - ARTCENA.

La Compagnie Nasser Djemaï est en convention triennale avec la DRAC
Auvergne – Rhône-Alpes et la Région Auvergne – Rhône-Alpes.

Elle est soutenue par le Département de l'Isère et la Ville de Grenoble.

Cette œuvre a bénéficié de l'aide à la production et à la diffusion
du Fonds SACD Théâtre avec le soutien de la SPEDIDAM.

Éditeur **Actes Sud-Papiers**

Introduction

Troisième volet d'une "saga", comme le dit lui-même Nasser Djemaï, dont les premiers épisodes seraient *Une étoile pour Noël* (pièce créée en 2006) et *Invisibles* (pièce créée en 2011), *Vertiges* nous plonge au cœur d'une famille maghrébine vivant dans une cité de banlieue qui ne cesse de se dégrader : disparition des commerces de proximité, immeubles peu ou mal entretenus, jeunes qui zonent faute de réussir à trouver un travail, refuge dans la religion et ses traditions, tous les sujets qui hantent les banlieues françaises aujourd'hui sont abordés, mais de manière subtile et sans pathos ni polémique. Il s'agit de faire un constat et de susciter une réflexion chez tout un chacun, en particulier chez le spectateur pas toujours averti.

Comme *Invisibles* nous interrogeait sur le sort des vieux chibanis mis à la retraite et « abandonnés » dans les foyers Adoma, ou *Une étoile* sur la difficulté d'être issu d'une double culture, *Vertiges* nous propose un voyage au cœur d'une réalité parfois méconnue et souvent fantasmée.



I. La pièce

Le Propos

Les maisons hantées ne sont pas forcément en Ecosse, surmontées de girouettes grinçantes agitées par un vent sauvage ! Elles sont partout, peut-être juste à côté de chez nous. *Vertiges* est une plongée onirique au cœur d'une famille, dans une cité qui s'est terriblement dégradée où Nadir va se sentir à la fois en pleine familiarité et tellement étranger. Après plusieurs années d'absence, en pleine tourmente personnelle, Nadir tente de retrouver un semblant de tranquillité et d'échapper à la réalité de son quotidien. Il décide de se rapprocher des siens pour s'occuper de son père, mais de nombreuses zones d'ombre subsistent autour de l'état de santé du patriarche. Il se retrouve englouti dans un intérieur où tous les miroirs sont déformants, peut-être un asile pour fous, avec une famille engluée dans ses paradoxes et son aveuglement. Une fable à la fois drôle et cruelle, sur ce qu'est devenue notre république, le peuple. A travers ce voyage initiatique, Nadir tentera de renouer les fils de son identité, d'échapper aux délires fantasmatiques - les siens et ceux de la société - sur ces quartiers aujourd'hui paupérisés qui, il y a cinquante ans, étaient encore des lieux d'espoir et d'avenir.

Nasser Djemaï

a. Résumé de l'histoire

Ils sont cinq dans cette famille, Nadir, le fils aîné, parti du foyer familial depuis longtemps, marié et père de deux petites filles ; Mina, la fille, le soutien des parents, qui mène de front deux emplois tout en rêvant de partir ; Hakim, le plus jeune, diplômé et doué en informatique, qui vivote à la recherche d'un travail, gai et immature, incorrigible affamé ; et enfin, les parents, le père fatigué et bien malade, et la mère qui tient ce petit monde à bout de bras, mais des bras de plus en plus las qui semblent vouloir tout laisser tomber tant la vie est pesante parfois. Ils vivent toujours dans l'appartement qu'ils louent dans une tour quelconque de banlieue, un immeuble qui se dégrade, comme le quartier. Nadir revient dans sa famille car il a compris que son père allait très mal ; par ailleurs, on comprend assez vite qu'il traverse une crise personnelle : il est au bord de la rupture conjugale et se trouve donc dans un état de fragilité psychique. Au fil du récit, Nadir confronte sa famille à ses insuffisances, parfois avec une certaine rudesse qui entraîne quelques affrontements, et se confronte à ses propres peurs pour comprendre qui il est. C'est donc par le regard et l'évolution de ce personnage que le spectateur appréhende les difficultés mais aussi les joies qui sont les fondements de toute famille aimante. Car malgré les disputes et les discussions vives, ils s'aiment ces cinq-là, on ne peut en douter !

b. La dynamique dramaturgique

Pas d'actes ni de scènes dans cette pièce, mais trente tableaux qui peu à peu font monter la tension dramatique. Au fur et à mesure des prises de conscience de Nadir, des accusations qui en découlent et de ses tentatives pour arranger ce qui ne va pas, la tension monte entre les personnages : Mina se sent coupable de ne pas s'occuper correctement de leur père, Hakim semble ne pas réaliser la gravité de son état, la mère paraît par moments indifférente ou lassée ; quant au père, sa santé n'est visiblement pas son problème, son problème à lui, c'est d'aller « au pays » pour planter des arbres dans le jardin de la maison qu'il y a fait construire, en hommage à ses petites filles qu'il connaît à peine. Chacun vit dans une sorte d'illusion que Nadir s'emploiera à détruire, mais ce ne sera pas sans mal : ainsi, le premier point de rupture a lieu dans la confrontation entre le fils aîné et le père dans le tableau XVII où Nadir explique clairement à son père qu'aller en Algérie n'a aucun sens pour lui car l'Algérie n'est plus son pays : « *Non c'est pas mon pays, et c'est plus le tien ! Maintenant il faut regarder les choses en face. Tu sais très bien ce qu'il se passe quand tu arrives là-bas. Les gens ne te comprennent même pas, et ils se moquent de toi quand tu parles avec ta langue des années soixante. Tu rentres dans un magasin ils te font payer le double ou le triple. Tout le monde sait que tu n'es pas du pays.* »

Un second point de rupture a lieu au tableau XXV où Nadir avoue enfin la raison de sa présence dans sa famille : « *J'essaie de mettre de la lumière dans votre monde. Et tout ce que j'ai en face, c'est des gens qui ne comprennent rien. Avec vous rien n'est possible. Vous faites tout de travers. Comme si tout ce qui passait autour de vous ne vous faisait rien. [...]* Vous êtes collés comme des sangsues sur ma peau. Je ne veux pas être contaminé par votre moisissure. Vous voulez que je ramène Hélène et mes filles ici ? Mais Hélène c'est terminé, c'est fini ! Je divorce ! Je DIVORCE ! Vous entendez ? Même ça vous êtes arrivés à le détruire ! Mais mes filles, vous ne les toucherez pas ! Jamais elles ne reviendront ici ! Je ne veux pas qu'elles soient contaminées. » On voit donc que la tension monte entre les personnages par vagues jusqu'à un point de non-retour qui permettra à chacun de reprendre pied dans la réalité et de communiquer de nouveau de manière rationnelle avec les autres. C'est l'instauration de cette nouvelle possibilité de parler qui entraînera une réparation pour chacun des personnages, pas seulement pour Nadir.

c. Une poétique du rêve

Dans un univers très réaliste, Nasser Djemaï insère toujours des éléments fantastiques propres au rêve, car pour lui, il y a toujours un « autre monde » présent derrière ou à côté de notre monde. Cet « autre monde » est incarné par différentes figures ou des éléments dont la présence étonne ou dérange. La première figure qui étonne est la présence de la voisine : personnage silencieux qui observe sans jamais intervenir et dont on se demande si elle est réelle ou si elle est une représentation de la mort (comme dans *Invisibles*). Le monde des morts peut aussi s'incarner dans l'image de la traversée dans la fin du tableau XXV où le père évoque un passeur dans un bateau (Charon ?). Ou les aboiements des chiens qui évoquent ceux de Cerbère, le chien à trois têtes gardien des Enfers. L'élément qui est très présent, qu'on peut même trouver envahissant, est l'eau. Elle semble couler sur les murs, le chauffe-eau est en panne, elle clapote dans la nuit etc. Cette eau peut être celle du Styx, le fleuve des Enfers, ou celle de la Méditerranée, cette mer qui sépare deux univers si loin et si proches à la fois. Les rêves de Nadir sont autant de manifestations de cet autre monde : les voix qu'il est le seul à entendre, l'eau qu'il voit couler sur les murs, la marmite dans laquelle il se retrouve enfermé, sa métamorphose partielle

en animal etc. Toutes ces visions inconscientes sont aussi le rappel d'un passé avec lequel il a cherché à rompre et qui le rattrape dans cette ultime rencontre avec sa famille, et du reste le père lui dit (tableau XXVII) : « Je veux pas les fantômes ils te mangent la tête ».

d. L'évolution des personnages

Nadir :

Il traverse une crise personnelle : sa femme désire une séparation et il vient un peu se « réfugier » chez ses parents, mais aussi parce qu'il s'inquiète pour son père qui a déjà eu plusieurs rendez-vous à l'hôpital (tableau II). Il a deux filles – Il a quitté la maison familiale depuis longtemps, est celui qui a « réussi » dans la vie : chef d'entreprise, athée, habitant de centre-ville (tableaux XV et XX, opposition entre Hakim et Nadir). Les deux frères ne conçoivent pas la vie de la même manière. La mère l'admire : « Heureusement tu es là ! On peut compter sur toi. » (tableau IV). « T'es devenu un quelqu'un toi. Déjà tout petit, tu comprends tout avant tout le monde. » (tableau II). « Toi, tu es un cadeau du ciel, tu es la chance de la famille. Si tu tombes, tout le monde tombe. » (tableau XV). Il dérange un peu : on ne l'attendait pas, la mère ne veut pas vraiment l'héberger, par honte peut-être (tableau I). C'est Mina qui l'a fait venir, consciente qu'ils ont besoin d'aide (tableau XIII, à Hakim qui se plaint de la présence de Nadir : « C'est moi qui lui ai dit de venir, tu vois bien qu'on s'en sort pas. ») Dans le tableau XVII, Nadir dit clairement à son père qu'il ne peut pas partir en Algérie cette année car il est trop malade ; d'autant plus que la mère ne veut plus y aller car elle s'y sent étrangère. Nadir ajoute que la vie du père, leur vie est en France, non en Algérie qui n'est plus qu'un rêve éculé. « Maintenant il faut regarder les choses en face. Tu sais très bien ce qu'il se passe quand tu arrives là-bas. [...] Il est là notre avenir, c'est ici, c'est là que ça se passe et pas ailleurs ! Sur cette terre qui m'a vu naître ... » Nadir passe son temps à ranger, à classer les papiers : il a besoin que les objets et les êtres humains soient dans les bonnes cases, c'est pourquoi Hakim, diplômé mais chômeur, le dérange : il n'est pas dans la bonne case, il devrait avoir un travail. Musulman, Nadir est totalement intégré et rejette la représentation que donnent de l'islam les « intégristes » ou ceux qui se prétendent tels. Pour lui, on peut être musulman et à sa place dans une république laïque. Le goût du rangement le fait se comporter

comme un tyran face à Mina dont il a rangé la chambre (tableau XXV), et il donne à chacun un rôle, comme s'il organisait une campagne militaire. Devant les réactions légitimes de son frère et de sa sœur, il craque et leur avoue que sa vie s'effondre : c'est l'acmé de la pièce car il rejette ses origines et sa famille. Après cette scène, il est malade, comme hanté par des fantômes, mais on s'achemine vers une réconciliation personnelle et familiale : première amorce quand la mère annonce « Hélène elle a téléphoné ici. Elle veut tu rappelles. » (fin tableau XXVI). La mort du père est une forme de réconciliation, même s'il y a un conflit sur la cérémonie mortuaire : faut-il faire venir un imam ou pas ? Les affrontements font peu à peu progresser chacun et Nadir est le moteur de cette évolution car lui-même, confronté à son passé et à son identité, évolue.

Le père :

Il est très malade (un cancer probablement), mais semble ne pas vraiment s'en rendre compte. Il incarne l'autorité, bien qu'il n'en ait plus guère sur ses enfants devenus adultes, la rigueur, le courage et peut-être bien l'amour, mais celui qui ne se dit pas : il est la figure antique du père, au sens de patriarche. Il vit dans le regret de l'Algérie, le pays d'origine qu'il voit comme un paradis perdu. Il s'illusionne, mais ça le rend heureux. Il évoque une enfance douloureuse et misérable dans le tableau XIX. Son rêve est d'achever la maison qu'il construit là-bas : « J'ai pas terminé la maison là-bas. La maison aveugle perdue dans la ville, tout le monde il passe devant il dit elle va mourir, la famille incapable, ils laissent comme ça un ventre vide sans esprit. Mais si elle meurt je meurs moi aussi, ... » (tableau VII). Il rêve aussi aux arbres qu'il veut y planter et à ceux qu'il a déjà plantés. Il est croyant, mais comme un ancien, respectueux des rites sans être fanatique : il n'a jamais obligé ses enfants à faire le ramadan (Nadir, tableau XXIX) car l'école était prioritaire.

La mère :

Sait-elle lire ? À peine sans doute. Fatiguée par les travaux ménagers mais pleine d'énergie, elle est capable d'accès de gaieté. Elle subit sans se révolter la loi de la cité : porter le foulard parce que sinon, les voisines médieraient, respecter le voisin du 4ème, respecter les rituels religieux parce que ça se fait. Elle incarne la femme dominée qui ne sait pas se révolter : tableau XXI. Cependant, elle est lucide et sait que

retourner tous les ans en Algérie est idiot car ils y sont des étrangers : « Je lui dis qu'est-ce que tu vas faire là-bas ? Quand il arrive là-bas ton père il joue un film. C'est le patron. Il jette l'argent, il ment. Il dit tout va bien. [...] Il veut s'occuper de la maison [...] il la termine. » Mais pour elle, cette maison a mangé tout leur argent et elle est morte parce que les enfants n'y viendront pas : elle a donc compris avant son mari, mais elle n'ose le lui dire (tableau II). Elle gère l'argent du ménage et cela l'obsède : on voit qu'ils ont été vraiment pauvres. Elle gère les médicaments, mais très mal, elle semble n'y accorder aucune importance. Son monologue tableau XXI explique peut-être cette attitude : elle incarne la femme qui n'a eu aucun choix dans sa vie, qui n'a pas pu, faute d'éducation, prendre sa vie en mains ; elle ne l'a même pas rêvé et finalement, sa chance a peut-être quand même été que cet homme la choisisse au milieu de ses sœurs. Elle reste écrasée par la pression du regard des autres, celui de la cité en particulier. Elle ne semble pas très religieuse, l'est plus par tradition que par conviction apparemment.

Mina :

Fille moderne, elle travaille d'arrache pied pour subvenir aux besoins de la famille ; elle gère un peu tout mais ne s'en sort pas car elle est jeune. Sa découverte de son homosexualité va lui permettre de s'échapper du carcan familial qui ne lui offre qu'un avenir balisé et sans aucun intérêt. Hors normes dans cette famille, elle n'a guère de choix, sinon partir. C'est elle qui a appelé Nadir au secours, elle est donc lucide sur leur situation d'enfermement.

Hakim :

Il est le plus jeune, diplômé mais au chômage. Il semble amorphe et enfantin : rien ne le choque dans ce qu'il voit au pied de sa cité, mais c'est aussi parce qu'il y est habitué. Assez passif, il aide comme il peut la famille ; sa faim perpétuelle traduit quelque chose : un manque ? Il s'oppose à Nadir car celui-ci remet tout en cause trop brutalement, et il n'y est pas prêt ; il incarne cette forme de laisser-faire qui permet aux intégristes de s'installer, ou aux dealers/trafiquants de dominer un quartier. Ce n'est pas mauvaise volonté de sa part mais inconscience ou naïveté, et une certaine paresse à réagir. En cela, il est très différent de Nadir, l'aîné.

II. La mise en scène

a. Un espace clos et démultiplié

La pièce se déroule dans un lieu unique, l'appartement où la famille est venue s'installer dès qu'elle l'a pu. Cet appartement a été le symbole d'une ascension sociale, d'un confort nettement amélioré par rapport aux conditions de vie à l'arrivée en France, ce que souligne Nadir lorsqu'il se confie à son père au tableau XXVII :

« Quant tu as trouvé la maison ici, c'était le paradis... »

Mais cet appartement s'est peu à peu transformé en un petit enfer familial : lieu clos d'où ni les parents, ni les plus jeunes enfants ne parviennent à s'échapper. Les parents par lassitude et en raison de leur âge ; et les enfants par manque d'argent, aucun des deux plus jeunes n'ayant un travail lui permettant de vivre seul. Par ailleurs la dégradation des conditions de vie dans cet immeuble est soulignée à plusieurs reprises : l'ascenseur toujours en panne, et on imagine des communs mal entretenus et dégradés par la vétusté ; un voisinage encombrant comme les jeunes qui traînent au pied de l'immeuble, le voisin du quatrième qui ressemble à un homme entré en religion et qui exige que tous soient comme lui, l'obligation dans laquelle s'est retrouvée la mère de porter un foulard etc. Autant de signes d'une société qui se referme sur elle-même et impose un comportement (Mina (à la mère) : « *Le mec du quatrième il a un problème ? Chaque fois qu'il me voit, il tourne la tête, il me dit pas bonjour, il m'évite, on dirait que j'ai la gale. Il me voit dans l'ascenseur il baisse les yeux.* » tableau IV), comme les filles qui portent le voile et choquent Nadir qui n'avait pas vu ça autrefois. De même, le quartier est en phase d'abandon : les commerçants sont partis, il n'y a plus de service de transport en commun après 21h etc. Le retour de Nadir permet de constater cette évolution du quartier et de pointer du doigt cette dégradation.

On voit donc que la scénographie doit rendre compte à la fois d'un intérieur et d'un extérieur.

Le choix qui a été fait est de montrer uniquement l'appartement, et même la pièce principale de l'appartement où tous se croisent et où se feront entrées et sorties, ces mouvements apportant un air du dehors en quelque sorte.



On remarque un appartement très meublé, par blocs importants ; les placards sont des signes d'enrichissement mais ils délimitent également l'espace, le rendant encombré, voire étouffant. On peut également relever quelques traces de la culture d'origine dans le tapis ou quelques accessoires.



Travail préparatoire avec les élèves :
montrer la photo de la scénographie et leur faire observer les choix effectués.

b. Le jeu des lumières et le son

La musique de Frédéric Minière est composée en même temps que les répétitions. Frédéric Minière a déjà travaillé avec Nasser Djemaï sur *Invisibles* et cette collaboration leur permet de savoir assez vite ce que chacun veut et peut faire ; la musique qui accompagne la pièce crée une atmosphère et aide à comprendre qu'en effet, un autre monde côtoie celui que le spectateur voit. Le fait que Frédéric travaille en direct sur les répétitions aide également à installer les comédiens dans l'ambiance voulue par le metteur en scène. Le jeu des lumières permettra de créer également cette atmosphère particulière où les autres, vivants ou morts, sont constamment présents en plus dans l'appartement.

c. Les costumes

Benjamin Moreau s'est occupé des costumes et a cherché plusieurs propositions.

Première proposition pour Nadir, le père et la mère :



Une autre proposition pour Nadir, le père et la mère :

On peut faire réfléchir les élèves sur ce qui différencie ces deux propositions.



Propositions pour la mère :



On voit que la recherche porte sur le port du voile, ou non, l'aspect traditionnel de cette femme par les tatouages, ou non etc. Il s'agit vraiment ici de caractériser la mère, un personnage qui apparaît comme assez traditionnel dans la pièce.

Et enfin une proposition pour Mina et Hakim :



On voit que la recherche des costumes permet aussi de caractériser les personnages et de leur donner vie. Ainsi, le questionnement semble être allé vers la recherche du réalisme et de l'authenticité, sans caricaturer les personnages, en particulier les parents en les installant dans un traditionalisme désuet.



Travail préparatoire avec les élèves : leur faire imaginer chacun des personnages en leur faisant des propositions de costumes, mais aussi en leur demandant s'ils ont un accent ou pas par exemple, ou s'ils ont des tics de langage propre à leur génération par exemple.

III. Les thèmes abordés dans la pièce

Plusieurs thèmes sociétaux sont abordés dans la pièce : l'immigration et la rupture qu'elle entraîne avec le pays d'origine ; le choc des générations, les enfants n'étant pas du tout dans la même problématique que les parents ; les banlieues dont les immeubles sont dégradés, où beaucoup de jeunes connaissent le chômage, où la société civile a reculé : plus de commerces sinon la grande surface, un repli sur la religion etc. Ces thèmes sont abordés de manière implicite dans le texte car il ne s'agit pas de dénoncer quoi que ce soit : ce qui importe à Nasser Djemai, c'est d'abord de raconter une histoire autour de personnages forts (voir entretien en annexe). Néanmoins, on peut aborder la pièce à partir de ces thèmes ; voici quelques pistes pour effectuer des recherches avec les élèves.

Les jeunes de banlieue, ces « étrangers de l'intérieur assignés à résidence »



Clichy-sous-Bois, en 2010 (Sipa)

a. Articles de presse

Robert Castel, en 2007, évoquait dans «l'Obs» la situation des banlieues françaises, deux ans après les émeutes.

L'exil intérieur des jeunes de banlieue

A l'automne 2005, les banlieues françaises furent le théâtre d'émeutes urbaines. En dépit de cet électrochoc national, rien n'a vraiment changé dans les banlieues. Les jeunes «issus de l'immigration» y sont toujours «assignés à résidence», tels des «étrangers de l'intérieur». Les jeunes de banlieue accumulent les mêmes contre-performances sociales: échecs scolaires, absence d'avenir professionnel, galères quotidiennes et recours aux combines de l'économie souterraine. L'étiquette tenace de l'inutilité sociale et de la dangerosité leur colle à la peau. La discrimination négative les frappe durement.

Etre discriminé négativement, c'est être assigné à un destin sur la base d'une caractéristique que l'on n'a pas choisie, mais que les autres vous renvoient sous la forme d'un stigmatisé. Leur problème majeur est celui de la reconnaissance. On refuse une citoyenneté effective à ces jeunes, pauvres, presque toujours d'origine étrangère et pourtant pour la majorité d'entre eux de nationalité française. Ces jeunes des quartiers ne sont pas totalement en dehors de la société (la cité n'est pas un ghetto) mais ils ne sont pas non plus dedans, puisqu'ils n'y occupent aucune place reconnue. Leur exil est un exil intérieur qui les conduit à vivre en négatif leur rapport aux valeurs qu'est censée incarner la société française. Leur situation est paradoxale: ils sont citoyens, inscrits dans le territoire français, et néanmoins ils subissent un traitement différentiel et discriminant qui les disqualifie.



Robert Castel, sociologue, auteur de "La Discrimination négative", est mort mardi 12 mars à l'âge de 79 ans. Nous republions aujourd'hui ce texte donné au Nouvel Observateur en 2007. (Sipa)

Un « Sud » en plein Nord

Qu'on ne s'y trompe pas. Les problèmes de la périphérie sont aussi les problèmes centraux de la société française. Braudel montrait déjà que le capitalisme marchand fonctionnait dans une relation asymétrique d'un centre à ses périphéries. Les périphéries aujourd'hui vont jusqu'aux plus lointaines frontières de l'économie-monde, mais s'installent aussi au sein des Etats-nations. Les marges sont au cœur de la nation et on pourrait ainsi dire que les banlieues, c'est notre «Sud» à nous. S'y condensent insécurité sociale - taux de chômage extrêmement élevé - et, il faut avoir le courage d'en parler, exacerbation de la question raciale.

La République, en contradiction avec ses propres principes, paraît incapable d'intégrer ces jeunes Français qui se vivent comme les indigènes de la nation, comme s'il y avait toujours une marque, une trace d'une immigration lointaine qui pèse toujours sur eux. Les immigrés italiens ou polonais du début du siècle dernier se sont intégrés en une génération. Cela n'a pas toujours été facile, mais la République a su faire son travail.

En France, les quartiers dits «sensibles» - ils concernent près de 5 millions d'habitants - ont été l'objet depuis le début des années 1980 d'un traitement social continu grâce à la «politique de la ville». Il est donc faux de dire que ces quartiers ont été laissés totalement à l'abandon. La puissance publique est présente en banlieue sous de multiples formes. Il n'y a pas en France de ghettos de type nord-américain et le périphérique qui sépare Paris de ses banlieues n'est pas une frontière. Le rêve de promotion sociale n'est pas formellement interdit aux jeunes issus de l'immigration. La France n'est pas une société de castes ou d'apartheid. Mais trop d'espairs, tels ceux portés par la «marche des beurs pour l'égalité» de 1983, ont été déçus.

La première insécurité est sociale

Une démocratie doit certes assurer l'ordre public et la paix civile, mais aussi l'ordre social. L'Etat mobilise en banlieue l'essentiel de ses pouvoirs régaliens - la police et la justice - pour lutter contre l'insécurité civile et la délinquance, mais laisse entre parenthèses l'autre aspect de l'insécurité: l'insécurité sociale. Il existe ainsi une tension, une

contradiction entre l'affirmation de l'autorité sans faille de l'Etat répressif et son slogan de «tolérance zéro», et un laxisme de l'Etat face à la dégradation de la condition sociale de catégories populaires. Les jeunes des cités sont ainsi les cibles privilégiées de la volonté de l'Etat à manifester son autorité et en même temps les oubliés de la République sociale.

Les émeutes de novembre 2005 ont été une révolte du désespoir. Les émeutiers, qui n'étaient inspirés ou guidés ni par les gauchistes ni par les islamistes, avaient le sentiment de ne plus avoir de place ni d'avenir dans notre société. Il est bien sûr injustifiable de brûler des écoles, mais encore faut-il avoir l'honnêteté de reconnaître que l'école ne remplit pas dans ces quartiers le mandat d'égalité qui est le sien. L'échec scolaire entraîne l'échec professionnel. Les jeunes s'insurgent contre les discriminations dont ils sont victimes pour l'emploi ou le logement. C'est déjà un malheur d'être chômeur, mais pourquoi faut-il que s'y ajoute un sentiment d'injustice parce que, lors d'un entretien d'embauche, on a été éliminé sur la base de son nom ou de sa couleur de peau ? Le cumul des handicaps rend ainsi explosive la question ethnique et raciale.

Une dynamique de séparation ethnique

A l'automne 2005, la France n'a pas été à feu et à sang. Mais, visiblement, l'avertissement et ce cri de désespoir collectif n'ont pas été entendus. Le moment de peur passé, on s'est soulagé en se disant qu'au fond la France peut vivre avec quelques explosions urbaines de temps à autre. C'est encore oublier que les marges concernent directement le centre. Pourquoi y a-t-il aujourd'hui une telle stigmatisation de la religion musulmane alors que 5 millions de musulmans vivent en France ? Ce soupçon permanent d'islamisme radical dirigé contre cette communauté, dans un contexte de guerre au terrorisme, empoisonne l'atmosphère et sonne comme une condamnation collective.

Les enquêtes sociologiques montrent pourtant fort bien que plus de 80% des jeunes musulmans ont un rapport assez distant avec leur religion. Leur stigmatisation globale ne peut qu'accélérer le développement du communautarisme qui mettrait en danger l'unité de la nation. Actuellement, les banlieues ne sont pas encore des territoires ethniques, mais elles s'ethnicisent de plus en plus. Pourtant, on confond problèmes ethniques et problèmes avant tout sociaux.

D'où la tentation pour ces populations stigmatisées de retourner le stigmate, de

s'affirmer arabe, noire ou musulmane, à défaut de pouvoir être reconnues comme membres à part entière de la nation française. Force est de constater qu'une dynamique de séparation est en train de s'installer et que se creuse progressivement une distance entre ces populations marquées par leur origine ethnique et le reste de la société française.

Menace de sécession

La France est devenue un pays pluriculturel et pluriethnique. Il le sera de plus en plus. Il faut apprendre à accepter cette réalité. Il est donc gravissime que la République ne soit plus capable d'intégrer des gens qui ont un héritage culturel différent. Le Breton de souche que je suis est reconnaissant à la République. Grâce à elle, la Bretagne s'est modernisée tout en restant fidèle à elle-même.

Pourquoi la République ne saurait-elle pas faire, comme elle l'a réussi pour de farouches Bretons, la même chose pour des gens dont la seule tare serait que leur père ou leur grand-père soient venus des anciennes colonies ? Quand on parle de jeunes de la «troisième génération», on en vient ainsi, comme le dit Etienne Balibar, à fabriquer «une catégorie sociale juridiquement et humainement monstrueuse, qui est la condition héréditaire d'immigrant». Immigré une fois, immigré toujours, de génération en génération, quelle que soit la nationalité acquise.

Cette coagulation de discrimination raciale et de dislocation sociale fait peser sur l'ensemble de la société une menace de sécession. Ce n'est qu'en restaurant les conditions d'exercice d'une pleine citoyenneté politique et sociale que l'on pourra la conjurer.

La banlieue ne peut être abandonnée à elle-même parce que s'y jouent des défis qui concernent notre avenir commun. Il n'y a pas de fatalité à la dérive des banlieues. Depuis une vingtaine d'années, chercheurs et sociologues ont fait d'innombrables études de terrain et tiré à maintes reprises la sonnette d'alarme. Ce ne sont que des diagnostics. Les politiques ont tardé à expérimenter des remèdes. Le calme actuel est trompeur. Plus que jamais, les banlieues sont le chantier prioritaire.

Propos recueillis par Gilles Anquetil
L'Obs - 13 mars 2013





image: http://s2.lemde.fr/image/2011/10/04/534x267/1582222_3_89f1_priere-a-la-grande-mosquee-de.jpg

La place croissante de l'islam en banlieue

Une équipe conduite par le politologue Gilles Kepel s'est immergée à Clichy-sous-Bois et Montfermeil, épice centre des émeutes en 2005. Leur étude, inédite, montre le poids de l'islam dans la vie quotidienne.

Voilà un constat qui va déranger. Dans les tours de Clichy-sous-Bois et de Montfermeil (Seine-Saint-Denis), les deux villes emblématiques de la crise des banlieues depuis les émeutes de l'automne 2005, la République, ce principe collectif censé organiser la vie sociale, est un concept lointain. Ce qui "fait société" ? L'islam d'abord. Un islam du quotidien, familial, banal le plus souvent, qui fournit repères collectifs, morale individuelle, lien social, là où la République a multiplié les promesses sans les tenir.

La croyance religieuse plus structurante que la croyance républicaine, donc. Vingt-cinq ans après avoir publié une enquête référence sur la naissance de l'islam en France - intitulée Les Banlieues de l'islam (Seuil) -, le politologue Gilles Kepel, accompagné de cinq chercheurs, est retourné dans les cités populaires de Seine-Saint-Denis pour comprendre la crise

des quartiers. Six ans après les émeutes causées par la mort de deux adolescents, en octobre 2005, son équipe a partagé le thé dans les appartements des deux villes, accompagné les mères de famille à la sortie des écoles, rencontré les chefs d'entreprise, les enseignants, les élus, pour raconter le destin de cette "Banlieue de la République" - c'est le titre de l'enquête, complexe et passionnante, publiée par l'Institut Montaigne.

Le sentiment de mise à l'écart a favorisé une "intensification" des pratiques religieuses, constate Gilles Kepel. Les indices en sont multiples. Une fréquentation des mosquées beaucoup plus régulière - les deux villes (60 000 habitants au total) comptent une dizaine de mosquées, aux profils extrêmement variés, pouvant accueillir jusqu'à 12 000 fidèles. Une pratique du ramadan presque systématique pour les hommes. Une conception extensible du halal, enfin, qui instaure une frontière morale entre ce qui est interdit et ce qui est autorisé, ligne de fracture valable pour les choix les plus intimes jusqu'à la vie sociale.

Les chercheurs prennent l'exemple des cantines scolaires, très peu fréquentées à Clichy en

particulier. Un problème de coût évidemment pour les familles les plus pauvres. Mais la raison fondamentale tient au respect du halal. Les premières générations d'immigrés y avaient inscrit leurs enfants, leur demandant simplement de ne pas manger de porc. Une partie de leurs enfants, devenus parents à leur tour, préfère éviter les cantines pour leur propre descendance parce que celles-ci ne proposent pas de halal. Un facteur d'éloignement préoccupant pour Gilles Kepel : "Apprendre à manger, ensemble, à la table de l'école est l'un des modes d'apprentissage de la convivialité future à la table de la République."

Car le mouvement de "réislamisation culturelle" de la fin des années 1990 a été particulièrement marqué à Clichy et à Montfermeil. Sur les ruines causées par les trafics de drogue dure, dans un contexte d'effondrement du communisme municipal, face à la multiplication des incivilités et des violences, les missionnaires du Tabligh (le plus important mouvement piétiste de l'islam), en particulier, ont contribué à redonner un cadre collectif. Et participé à la lutte contre l'héroïne, dans les années 1990, là où la police avait échoué. Ce combat contre les drogues dures - remplacées en partie par les trafics de cannabis - a offert une "légitimité sociale, spirituelle et rédemptrice" à l'islam - même si la victoire contre l'héroïne est, en réalité, largement venue des politiques sanitaires.

L'islam a aussi et surtout fourni une "compensation" au sentiment d'indignité sociale, politique et économique. C'est la thèse centrale de Gilles Kepel, convaincu que cette "piété exacerbée" est un symptôme de la crise des banlieues, pas sa cause. Comme si l'islam s'était développé en l'absence de la République, plus qu'en opposition. Comme si les valeurs de l'islam avaient rempli le vide laissé par les valeurs républicaines. Comment croire encore, en effet, en la République ? Plus qu'une recherche sur l'islam, l'étude de Gilles Kepel est une plongée dans les interstices et les failles des politiques publiques en direction des quartiers sensibles... Avec un bilan médiocre : le territoire souffre toujours d'une mise à l'écart durable, illustrée ces dernières semaines par l'épidémie de tuberculose, maladie d'un autre siècle, dans le quartier du Chêne-Pointu, à Clichy, ghetto de pauvres et d'immigrés face auquel les pouvoirs publics restent désarmés (Le Monde du 29 septembre). Illustrée depuis des années par un taux de chômage très élevé, un niveau de pauvreté sans équivalent en Ile-de-France et un échec scolaire massif.

Clichy-Montfermeil forme une société fragile, fragmentée, déstructurée. Où l'on compte des réussites individuelles parfois brillantes et des parcours de résilience exemplaires, mais où l'échec scolaire et l'orientation

précoce vers l'enseignement professionnel sont la norme. "Porteuse d'espérances immenses, l'école est pourtant aussi l'objet des ressentiments les plus profonds", constatent les chercheurs. Au point que "la figure la plus détestée par bon nombre de jeunes est celle de la conseillère d'orientation à la fin du collège - loin devant les policiers".

Et pourtant, les pouvoirs publics n'ont pas ménagé leurs efforts. Des centaines de millions d'euros investis dans la rénovation urbaine pour détruire les tours les plus anciennes et reconstruire des quartiers entiers. Depuis deux ans, les grues ont poussé un peu partout et les chantiers se sont multipliés - invalidant les discours trop faciles sur l'abandon de l'Etat. Ici, une école reconstruite, là, un immeuble dégradé transformé en résidence. Un commissariat neuf, aussi, dont la construction a été plébiscitée par les habitants - parce qu'il incarnait l'espoir d'une politique de sécurité de proximité.

Le problème, montre Gilles Kepel, c'est que l'Etat bâtisseur ne suffit pas. Les tours ont été rasées pour certaines, rénovées pour d'autres, mais l'Etat social, lui, reste insuffisant. La politique de l'emploi, incohérente, ne permet pas de raccrocher les wagons de chômeurs. Les transports publics restent notoirement insuffisants et empêchent la jeunesse des deux villes de profiter de la dynamique économique du reste de la Seine-Saint-Denis. Plus délicat encore, la prise en charge des jeunes enfants n'est pas adaptée, en particulier pour les familles débarquant d'Afrique subsaharienne et élevés avec des modèles culturels très éloignés des pratiques occidentales.

Que faire alors ? Réorienter les politiques publiques vers l'éducation, la petite enfance, d'abord, pour donner à la jeunesse de quoi s'intégrer économiquement et socialement. Faire confiance, ensuite, aux élites locales de la diversité en leur permettant d'accéder aux responsabilités pour avoir, demain, des maires, des députés, des hauts fonctionnaires musulmans et républicains. Car, dans ce tableau sombre, le chercheur perçoit l'éveil d'une classe moyenne, de chefs d'entreprise, de jeunes diplômés, de militants associatifs, désireuse de peser dans la vie publique, soucieuse de concilier identité musulmane et appartenance républicaine.

LE MONDE | 04.10.2011 à 13h34 • Mis à jour le 07.03.2012 à 17h38 | Par Luc Bronner

b. Une enquête sociologique à Clichy-sous-Bois

On peut aussi sur ce sujet des banlieues lire le compte-rendu de l'enquête sociologique menée à Clichy-sous-Bois suite aux émeutes de 2005 sous la houlette de Gilles Kepel et commandée par l'Institut Montaigne sur le site suivant :

[http://www.institutmontaigne.org/res/files/orderfile/banlieue_republique_resume_institut_montaigne%20\(1\).pdf](http://www.institutmontaigne.org/res/files/orderfile/banlieue_republique_resume_institut_montaigne%20(1).pdf)

Enfin, nombre d'articles de journaux sont publiés sur ce sujet chaque année.



Note d'intention

Vertiges

Le présent nous étouffe et déchire les identités. C'est pourquoi je ne trouverai mon moi véritable que demain, lorsque je pourrai dire et écrire autre chose. L'identité n'est pas un héritage, mais une création. Elle nous crée, et nous la créons constamment. J'essaie d'élever l'espoir comme on élève un enfant. Pour être ce que je veux, et non ce que l'on veut que je sois.

Mahmoud Darwich

Il existe des mondes parallèles, tout près de chez nous, comme des poches gorgées de particules encombrantes, sans cesse irriguées par un trop plein d'incompréhension. Ces kystes urbains perçus aujourd'hui comme des prisons à ciel ouvert, des ghettos. C'est là que mes parents vivent, c'est là, entre autres, que j'ai grandi...

Lorsque nous sommes arrivés en 1987, on venait de la campagne, isolés de tout. L'hiver était particulièrement redouté avec le froid, la baisse de lumière, l'humidité, l'isolement, sans moyen de transport... J'ai toujours vu les murs de la maison dégouliner d'eau, et une bataille entre frères et sœurs pour une place proche du poêle à mazout. Nous vivions dans une petite maison d'ouvriers, à côté de la mine de ciment où travaillait mon père. On était très loin de « l'ami Ricoré », la campagne ce n'est pas donné à tout le monde...

On ne connaissait pas la ville et comme le personnage de Louise Wimmer, dans le film de Cyril Mennegun, l'arrivée dans ces cités a été vécue par toute la famille comme une véritable délivrance. Enfin on se sentait en sécurité, on était au chaud toute l'année, on pouvait faire les courses tous les jours, aller chez le médecin, le pharmacien. Pour les enfants un peu plus âgés, on pouvait gagner un peu d'argent en travaillant au marché, aller à la piscine, à Carrefour, au cinéma, utiliser une cabine téléphonique, jouer au foot dans un vrai stade, boire un coca dans un bar et écouter de la bonne musique en jouant au baby-foot, au flipper, trouver facilement des pièces pour sa mobylette, s'habiller un peu à la mode, tout ça sans faire 10 km à chaque fois...

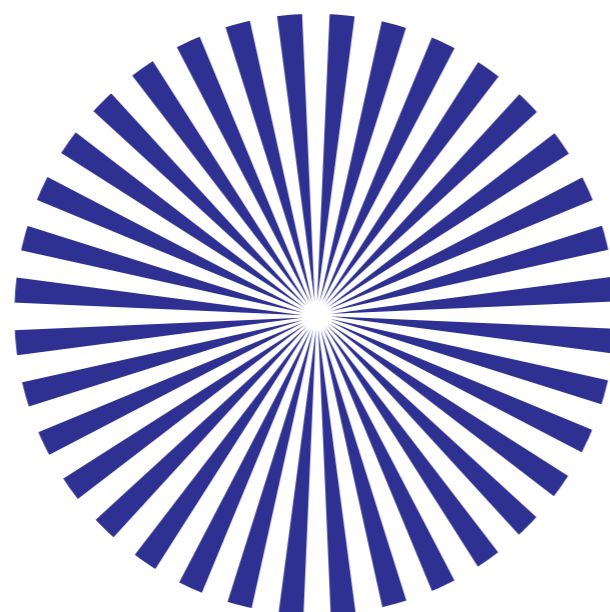
La fin d'une époque.

Nous y avons vécu plusieurs années sans problème, avec même un sentiment de légèreté. Mais au fur et à mesure, le chômage a fini par gangréner ces quartiers et 28 ans plus tard, les choses ont terriblement changé. Tous ceux qui ont eu la possibilité de partir l'ont fait ; peu à peu un glissement de population s'est opéré. Aujourd'hui il y a des familles très heureuses qui s'en sortent très bien, d'autres doivent se battre au quotidien pour survivre. Enfin certains ont fait le choix de se murer dans une quête identitaire et spirituelle en se coupant du monde.

Les banlieues, les cités, les ZUP, les ZEP, les quartiers, quartiers sensibles, quartiers populaires. Ces endroits où beaucoup de fantasmes se projettent, où les peurs se cristallisent, toutes ces appellations, ces identités flottantes, qui en disent long sur la difficulté de nommer « la chose ».

Nasser Djemai

Annexes



Sommaire

- page 21. L'équipe artistique
- page 24. Entretien avec Nasser Djemai
- page 26. Bibliographie non exhaustive
- page 27. Actions culturelles autour de *Vertiges*

L'équipe artistique

Nasser Djemai

auteur et metteur en scène

Diplômé de l'École Nationale Supérieure de la Comédie de Saint-Etienne, et de la Birmingham School of Speech and Drama en Grande-Bretagne, Nasser Djemai se perfectionne à la British Academy of Dramatic Combat. Il y a acquis une expérience théâtrale européenne. Il a été dirigé par Hettie McDonald et Frank McGuinness dans *The Storm* d'Alexandre Ostrovsky au Théâtre Almeida à Londres. De retour à Paris, il poursuit sa formation d'acteur auprès de metteurs en scène comme Joël Jouanneau, Philippe Adrien, Alain Françon.

Il est lauréat du prix Sony Labou Tansi des lycéens théâtre francophone 2006-2007 pour *Une étoile pour Noël* (Actes Sud-Papiers, 2006).

Après *Une étoile pour Noël* ou *l'ignominie de la bonté* et *Les vipères se parfument au jasmin*, deux spectacles où il tient à la fois le rôle d'auteur et d'interprète, en 2011 il a créé à la MC2: Grenoble *Invisibles* (spectacle encore en tournée en 2014/2015) autour de la mémoire des Chibanis, ces hommes originaires d'Afrique du nord.

Janvier 2014 : *Immortels*, sa quatrième pièce est créée au Théâtre Vidy-Lausanne et éditée — comme ses précédents textes — aux éditions Actes Sud-Papiers. Il obtient trois nominations aux Molières 2014 pour *Invisibles*, ainsi que le Prix Nouveau Talent Théâtre 2014 de la SACD (Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques).

Vertiges est son cinquième texte. Nasser Djemai est artiste associé à la MC2 : Grenoble.



© J.L. Fernandez

Zakariya Gouram

interprète – Nadir

Il suit les cours de l'École du Passage avec Niels Arestrup, Josiane Stoleru, Jerzy Klezyk, Paul Golub et Gilles Galliot. Il intègre ensuite l'ENSATT de la rue Blanche à Paris, où il se forme auprès de Jacques Kraemer, Geneviève Rosset, France Rousselle, Xavier Marcheski et Gérard Lartigau. Il parfait sa formation en travaillant avec Madeleine Marion, Ariane Mnouchkine, Élisabeth Chailloux et le Tg STAN. Il a par ailleurs animé divers stages sur *Richard III* de Shakespeare, *Because You're Mine* de David Keen et *Une vie bouleversée* d'Etty Hillesum.

Depuis 1991, il mène, en parallèle à son travail de comédien, un travail de recherche sur l'art de la mise en scène, de l'acteur et de l'interprétation au sein de la compagnie R.I.D.E.A.U. jusqu'en 1996, puis avec sa propre compagnie, Sacré Théâtre, fondée l'année suivante avec Leila Adham, en résidence au Théâtre Rutebeuf de Clichy.

Au cinéma et à la télévision, il tourne dans de nombreux films et téléfilms.



Fatima Aibout

interprète – la mère

Après une formation sur le terrain en chant, danse et théâtre, elle joue sous la direction de Cary Rick dans *Mikrokosmos*, *Léonce et Lena*, de Philippe Adrien dans *La légende de Wagadou* et de Gabriel Garran dans *Lumières pour l'Algérie* et *Femmes Algériennes écrivains*. Elle a travaillé également avec Bartabas dans *Opéra équestre*, *Mazeppa*, Antoine Bourseiller dans *L'oiseau de lune*, Hélène Hamon Foul Ivanoun et Jean-Gabriel Nordmann dans *J'ai oublié...*

Elle signe également les mises en scène de deux spectacles : *Le Tatou*, *Fremd* et travaille en tant que comédienne pour le cinéma, la télévision et la radio.

Lounès Tazaïrt

interprète – le père

Après avoir été ajusteur en usine puis animateur à l'Office Municipal de la Jeunesse d'Aubervilliers, Lounès Tazaïrt est machiniste au Théâtre de la Commune lorsqu'il a « le choc » du théâtre. Il rejoint alors l'école du Centre Dramatique de la Courneuve avant que les rôles ne s'enchaînent.

Il a notamment joué dans les mises en scène de Régis Santon, *Fille de...*, de Patrick Pineau, de Stéphane Olivieri-Bisson, *Sarcelles sur Mer*, d'Hélène Darche, *L'Algérie en éclats*, d'Ahmed Khoudi, de Jean Maisonnave, *La Cuisine*, d'Akli Tadjer, de Kader Boulaouanne, de Gabriel Garran, d'Ahmed Bouffetout, de Philippe Adrien, Cami.

Auteur, il signe quatre one man show : *Le fils du dessert*, *Les Salades à Malek*, *Habib birthday*, *Le Maghreb de canard*.

Au cinéma et à la télévision, il tourne sur les deux rives de la Méditerranée : dans *Fort Saganne* d'Alain Corneau, *Le gone du Chaâba* de Christophe Ruggia, *Viva Laldjérie* de Nadir Mokneche, *Le secret de Fatima* de Karim Benshala, *L'ennemi intime* de Florent-Emilio Siri, *Le noir te (vous) va si bien* de Jacques Bral...

En 2011, il rencontre Nasser Djemāï qui le dirige pour la création d'*Invisibles*.



Issam Rachyq-Ahrad

interprète – Hakim, le frère

Diplômé du Conservatoire National de Bordeaux et de l'École Régionale d'Acteurs de Cannes, il commence sa carrière théâtrale sous la direction de Nadia Vonderheyden et de Catherine Marnas.

Il joue par la suite dans les créations *J'ai 20 ans qu'est ce qui m'attend ?* de Cécile Backès, *Illuminations* de Ahmed Madani, *Ô vous frères humains* d'Alain Timar.

Au cinéma, il tourne dans *Tout simplement*, première fiction interactive d'Alexandre Lutz et dans les courts métrages de Géraud Pineau et Mohammed El Kathib, à la télévision, dans les fictions *8 et des poussières* de Laurent Teyssier et *Autopsie d'un mariage blanc* réalisée par Sébastien Grall.

Il mène en parallèle de sa carrière de comédien des activités de pédagogue auprès des plus jeunes.



Clémence Azincourt

interprète – Mina, la sœur

Diplômée de l'École Professionnelle Supérieure d'Art Dramatique du Nord Pas-de-Calais, Clémence Azincourt fait ses premières armes de comédienne auprès des metteurs en scène Stuart Seide dans *La Bonne âme du Se-Tchouan*, Stéphanie Loïk dans *La Supplication*.

Egalement assistante à la mise en scène, elle collabore notamment au théâtre avec Gildas Milin dans *Toboggan* et pour l'opéra avec Jean-François Sivadier dans *Eugène Onéguine*.

En 2013, elle entame une collaboration avec Nasser Djemāï et interprète le rôle de Linda dans son quatrième spectacle *Immortels*, autour de l'adolescence et du deuil.

Martine Harmel

interprète – la voisine

Après des débuts dans la chanson, Martine Harmel se consacre à la danse. Soliste au Ballet Théâtre Joseph Rusillo à Paris, elle danse sur les plus grandes scènes classiques en France (Théâtre du Châtelet, Théâtre National de Chaillot...) et à l'international. Elle sera également danseuse étoile au sein des Ballets de Paris Janine Charrat.



Danseuse et comédienne, elle collabore principalement avec Azzedine Bouayad, avec lequel elle fonde et dirige le Théâtre de la Danse Martine Harmel, devenu en Corps et en Jeu. Chorégraphe, elle collabore avec les metteurs en scène Georges Bonnaud, Claudia Stavisky, Andrzej Seweryn, Michel Lopez, Jean-Marie Lejude, Jean-Claude Durand, Maurice Attias, Marie-Do Fréval, Antoine de Staël...

Sa pièce *Dali Folies*, créée à l'espace Pierre Cardin en 1999, tournera six années durant en France, en Europe, en Russie et en Chine.

Pédagogue, elle est notamment professeur à l'École du Théâtre National de Chaillot de 1988 à 2003. Elle propose également de nombreux stages, ateliers et masterclass aux professionnels du spectacle au sein de en Corps et en Jeu ou d'autres compagnies partenaires.



Entretien avec Nasser Djemaï

mené par Sophie Rigoureux, professeur relais auprès de la MC2.

Sophie Rigoureux : *Peut-on considérer la pièce comme un troisième épisode d'une trilogie dont Invisibles et Immortels seraient les premiers volets ?*

Nasser Djemaï : Oui et non. Je parlerai plutôt d'une saga qui se développerait sur plusieurs épisodes et qui comprendrait quatre ou cinq volets. Le fil conducteur de cette saga est de présenter des personnages en quête de leur histoire. Dans *Vertiges*, je montre une famille orpheline de sa propre histoire, de son héritage ; je cherche à travailler sur la construction de soi, que l'on peut aussi appeler une recherche d'identité.

SR : *Comment s'est constituée cette idée de trois pièces sur le thème de l'immigration ?*

ND : Immortels ne fait pas vraiment partie de cette saga car c'est une pièce un peu à part : elle repose bien sur la question de la construction de soi, mais pose moins la question de la recherche de sa propre histoire à travers une histoire familiale. Ce sont plutôt *Invisibles* et *Une étoile pour Noël* qui précèdent *Vertiges*. Deux besoins me guident pour aborder ce thème de l'immigration : premièrement, j'ai constaté à travers ma propre histoire qu'il y avait un véritable déficit d'histoire pour les enfants issus de l'histoire franco-algérienne car cette histoire n'a jamais été racontée. De ce vide est né le besoin d'interroger le récit des origines, et bien sûr, j'utilise ce que je suis. Deuxièmement, un autre besoin s'est révélé peu à peu, celui de se réconcilier avec la langue maternelle, c'est-à-dire l'arabe populaire, celui de la débrouillardise. La langue française a été normalisée et imposée par Louis XIV et a éradiqué tous les patois et autres langues régionales ; ça a été comme une colonisation de l'intérieur qui s'est par la suite élargie aux colonies : après l'éradication des langues dialectales en France, la colonisation française a éradiqué les langues d'origine des peuples colonisés. Il s'agit donc de tenter de retrouver une relation avec la langue maternelle, relation que je trouve de l'ordre du charnel. Dans la pièce, le travail sur la langue a été important : les enfants et les parents ne parlent pas la même langue car les parents ne sont pas allés à l'école française, ils parlent donc un français fautif et décalé. Les enfants au contraire, passés par la scolarisation en France, et poussés dans l'école par leurs parents, parlent un français normalisé, mais le revers est qu'ils deviennent étrangers pour leurs propres parents. Cette barrière de la langue crée aussi une barrière générationnelle.

SR : *Comme dans Invisibles, il y a comme une présence surnaturelle dans la pièce avec le personnage de la voisine par exemple, ou les rêves de Nadir. Pourquoi cette présence d'un autre monde, celui des morts en particulier, vous paraît-elle nécessaire ?*

ND : La voisine représente la spiritualité de la pièce. Elle est une présence fantomatique qui est pour moi, la définition même du théâtre. Le plateau de théâtre est une convocation des morts puisque ce qui s'y joue n'est pas, ce sont des comédiens qui racontent une histoire. La voisine apporte aussi l'onirisme de la pièce, c'est un témoin qui interroge et dérange. Sans sa présence, la pièce serait platement réaliste et aurait la facture d'une sitcom. Quant à Nadir, il doit passer par tous ces états car ce sont les étapes de la transformation du héros, de son voyage vers ce qu'il est vraiment. Il incarne un être humain complexe, comme nous tous. En outre, cet aspect onirique donne une certaine élévation à la pièce et permet un voyage dans plusieurs mondes. L'utilisation de la vidéo permettra, comme dans *Invisibles*, de donner de la lenteur à la pièce et de déréaliser l'écriture qui sinon, serait trop réaliste.

SR : *Le personnage de la mère paraît être un personnage qui campe sur ses peurs et en même temps, elle ne supporte plus le retour au pays dont elle a compris l'inanité. Comment avez-vous construit ce personnage ?*

ND : La mère est construite sur un paradoxe c'est pourquoi elle est sans cesse en train de se contredire. Elle est dans un inconfort permanent et suscite cet inconfort pour les spectateurs ; de même j'installe ce type d'inconfort pour le travail des comédiens car un acteur « confortable » est mort. Il s'agit donc de travailler sur un équilibre fragile à trouver. Ce travail est très viscéral, très organique, mais la pièce n'est pas intellectuelle. Pour moi, elle correspond au théâtre archaïque : c'est aux spectateurs de réfléchir.

SR : *À la fin de la pièce, le père décède comme dans Une étoile pour Noël. Faut-il nécessairement le décès du père pour qu'il y ait émancipation du fils ? Dans Invisibles du reste, le père est déjà mort, mais il est là, sur scène, comme une présence fantomatique.*

ND : La mort permet une passation entre le père et le fils aîné. Il laisse un héritage dont les enfants, et en particulier le fils aîné, doivent se saisir. La mort du père représente la mort d'une civilisation, d'une certaine tradition, d'un monde qui disparaît ; le père incarne le passé, le rapport à l'oralité, le travail manuel etc. ; tandis que le fils incarne un monde moderne, dématérialisé. Le père est donc un archétype.

SR : *Vous abordez quelques thèmes d'actualité dans la pièce : la difficulté de vivre dans des immeubles mal entretenus, la présence de personnages religieux invasifs, la difficulté à régler sa vie quand on a manqué d'instruction, celle à trouver du travail même si on est diplômé etc. Pensez-vous que le théâtre soit un lieu possible de réflexion sur la société et qu'il puisse la faire changer ?*

ND : Le théâtre ne change rien, l'art n'a pas la vertu ni le pouvoir de faire changer les choses. C'est un moyen de faire entendre d'autres voix et de faire changer de point de vue. La proposition de *Vertiges* est d'entrer au sein d'une famille maghrébine car la seule chose que je peux faire, c'est de montrer ce qu'il se passe, et de le montrer sous un angle différent des clichés que véhiculent les médias et la société. Il serait prétentieux de dire que le théâtre peut changer quoi que ce soit. En revanche, il peut changer le regard et donner à voir la complexité des choses. Le théâtre doit rester un endroit où on peut réfléchir.

SR : *Dans la note d'intention, vous expliquez que vous avez mené des enquêtes avant d'attaquer l'écriture de la pièce. Quel a été votre processus de création ?*

ND : Avant toute chose, j'ai en effet mené un travail d'enquête : j'ai rencontré des habitants de la Villeneuve de Grenoble, soit au pied des immeubles, soit sur les marchés, mais également à travers des associations familiales. J'ai aussi lu des travaux sociologiques sur les banlieues, et j'ai rencontré des historiens dont Tramor Quemeneur qui a été doctorant de Benjamin Stora. Et enfin, j'ai comme source aussi ma propre famille. Après cette collecte de matériau, je me mets à l'invention de l'histoire : je construis un scénario autour de personnages qui auront un parcours et une évolution. Enfin, je marie les deux, la matière historique et sociologique, et la technique dramaturgique. La dernière étape constitue la réécriture permanente pour parvenir à un travail que je pourrai considérer comme abouti. J'ai bénéficié pour cela de résidences d'écriture dans des structures artistiques comme La Chartreuse - CNES à Villeneuve lez Avignon ou le Centquatre à Paris.

Mercredi 02 novembre 2016

Bibliographie non exhaustive

Romans

Thierry Jonquet : *Ils sont votre épouvante et vous êtes leur crainte*
Faïza Guène : *Kiffe kiffe demain*
Wilfried N'Sondé : *Fleur de béton*
Abd Al Malik : *La guerre des banlieues n'aura pas lieu*

Essais

Thomas Guénolé : *Les jeunes de banlieue mangent-ils les enfants ?*
Sylvie Tissot : *L'État et les quartiers : Genèse d'une catégorie de l'action publique*
Gilles Kepel : *Quatre-vingt-treize*
Sébastien Roché : *Le frisson de l'émeute : violences urbaines et banlieues – Les politiques publiques sous Sarkozy*

Bandes dessinées

Coline Picaud : *De l'autre côté*
Tito : *Tendre banlieue*
Franck Mergerin : *Ricky banlieue*

Films

Abdellatif Kechiche : *L'Esquive*
Mathieu Kassovitz : *La Haine*
Jacques Doillon : *Petits frères*



Actions culturelles autour de *Vertiges*

**Envie d'aborder le spectacle autrement ?
De découvrir le processus de création du spectacle ?
De rencontrer les artistes ?**

Prenez date !

Rencontre « Bords de plateau »
jeu 12, 19, 26 jan

Un moment privilégié d'échange avec l'équipe artistique à l'issue de la représentation.

Rencontre avec Nasser Djemaï
mer 25 jan 12h30
Bibliothèque du Jardin de ville

Un rendez-vous autour de la démarche artistique et du processus de création du metteur en scène.
Direction d'acteur, scénographie, mise en scène, création lumière, ...
Un échange en direct !

→ Entrée libre sans réservation

Projection film
Affreux, sales et méchants
de Ettore Scola
> 1976 - 115' - Italie - Comédie
avec Nino Manfredi, Maria Luisa Santella, Francesco Anniballi, ...
lun 23 jan 19h30
Cinémathèque de Grenoble

Nasser Djemaï nous fait partager son lien avec ce film pour la création de *Vertiges*.

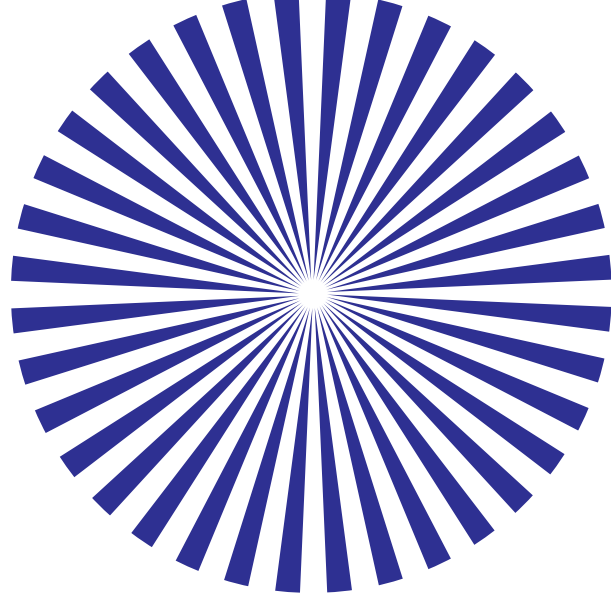
Un bidonville de Rome, dans les années 60. Giacinto règne en tyran sur sa famille : sa femme, ses dix enfants, les conjoints, les amants et la grand-mère, tous logés sous le même toit, dans un taudis pouilleux. Tous acceptent son autorité et sa mauvaise humeur, car le patriarche acariâtre possède un magot d'un million de liras que chacun espère lui voler.

→ Tarif de 5€

MC2: production
4 rue Paul Claudel
38100 Grenoble
04 76 00 79 70
mc2grenoble.fr



MC2:



contact relation avec le public - scolaire

Anne Meric
anne.meric@mc2grenoble.fr
04 76 00 79 65

dossier réalisé par Sophie Rigoureux,
professeur relais auprès de la MC2